



## MODÈS

Quelle chose étrange que les goûts ! Hier on aimait les couleurs fausses et les tons éteints, aujourd'hui les couleurs franches et éclatantes. Aux courses de Longchamps, nous voyons les femmes élégantes du meilleur monde dans des toilettes charmantes, mais de couleurs si vives qu'il faut presque cligner des yeux pour les regarder, surtout quand le soleil les éclaire.

Le rouge et encore le rouge dans les tons francs; le vert, si intense qu'il fait concurrence à la fraîche parure des arbres; le bleu, auquel celui du ciel, hélas ! ne fait pas toujours concurrence, sont les couleurs dominantes, qu'on atténue cependant par des garnitures de dentelle et des combinaisons d'étoffes brodées ou brochées.

La plupart des femmes portent la façon Empire un peu modifiée; et, comme celle-ci cherche à raccourcir la taille par une haute ceinture drapée et que celle-là cherche à l'allonger par le moyen de cette même ceinture non drapée, il s'ensuit une diversité heureuse que vient



Costume en voile blanc et tissu pompadour.  
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

encore accuser la guimpe plissée, les fichus et les bretelles qui achèvent si joliment un corsage.

Des chapeaux à passe très avançante, souvent étrangement croquée, se voient à côté de minuscules capotes jeunes, coquettes et seyantes.

Voici M<sup>me</sup> la comtesse du R., en costume de surah ponceau composé d'une jupe en soie dont le fond blanc est divisé en carreaux par des rayures rouges, et d'une redingote Directoire en surah arrêtée aux hanches; sur les côtés, grandes poches ornées de boutons anciens; un jabot de dentelle sort de revers tendus en soie blanche; de la manche, terminée par un grand parement, s'échappe une manchette très fournie de haute dentelle. Une grande capeline en paille d'Italie, dont la calotte, rentrée tout autour, est couverte de boules de neige mi-partie fleuries, mi-partie verdâtres.

L'ombrelle qui se penche au moyen d'un ressort pour garantir du soleil sans éborgner sa voisine ou tout au moins accrocher son chapeau, nous paraît aussi pratique qu'élégante.



Dans ces réunions où les places sont exigües, l'encas ou l'ombrelle d'une envergure démesurée, telle que la mode les veut, sont gênants pour tous ; aussi avons-nous applaudi à la réapparition de l'ombrelle *marquise*.

Au milieu de la foule élégante, nous apercevons la jeune madame de S. tout de vert habillée, un costume *espérance*, en soie souple, fait d'une simple jupe froncée tout autour du corsage qui dessine bien sa taille svelte. Deux très petits falbalas dans le bas et le tablier fendu verticalement sur une jupe de dessous en linon de soie rose. Une guimpe au corsage dont l'encolure ouverte est garnie d'une ruche de tulle-illusion. Un gigot à la manche plate, guimpe et gigot en linon. Pour capote, un cordon d'églantines plus fourni devant que sur les côtés et dont les bouts se relient derrière par un chiffonné de linon rose. Et l'on appelle cela une capote !

Ce genre est très porté par les jeunes femmes et voici que les jeunes filles l'adoptent aussi ; pour elles nous préférons le chapeau rond, même s'il est de dimension un peu exagérée. Il nous a paru que cette guirlande, même en myosotis ou en marguerites, fleurs essentiellement jeunes, était trop parée pour elles.

Je trouve signalée, dans les notes prises dimanche à Longchamps, à votre intention, mesdames, la toilette de M<sup>me</sup> d'A., que nous vîmes descendre de son huit-ressorts, accompagnée de sa fillette ; un peu court vêtue pour ses quinze ans.

Jupe en gros tulle plissé de plis creux cousus, dans lesquels passe un ruban de satin cardinal qui fait transparent ; corsage froncé, croisé en draperie sous une veste en faille cardinal très courte, et dont le bord est retourné en revers droit appliqué de tulle. Manche arrêtée au coude avec une engageante en tulle dans l'ourlet de laquelle est passé un ruban. Capote faite d'un treillage d'azalées, qui laisse voir les cheveux ; à droite une touffe et à gauche une petite traîne se jouant sur la natte-ca'ogan. Ombrelle dôme en tulle plissé sur un dessous rouge, avec un autre plissé de tulle tendu dessous.

Nous avons remarqué comme fantaisie ancienne revenant à la mode, d'abord la châtelaine, de styles Louis XV, Louis XVI et Renaissance ; cette dernière en vieil argent avec plaques ciselées et nombreuses chaînettes pour les breloques et le boîtier de la montre, est très en faveur ; ensuite quelques colliers, puis des bracelets ; bracelets tout d'actualité supportant, comme breloques, trois tours Eiffel, l'une en or de plusieurs tons, l'autre en vieil argent et la troisième émaillée, reproduisant assez bien les tons de la merveille du Champ de Mars. Il est certain que les bijoux reviennent à la mode, on en porte et beaucoup : des épingles pour le col, pour maintenir le voile, la voilette et les longues boucles des mentonnières, quand il y en a à la capote. Notre prochain courrier de modes vous dira quelles sont les toilettes que nous aurons remarquées dans nos promenades à l'Exposition et qui auront mérité de vous être signalées.

CORALIE L.

Pour exécuter les jolies toilettes que nous venons de vous décrire, nous vous rappelons l'adresse d'une couturière de talent, M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel ; elle a beaucoup de goût, une coupe excellente de corsage et de l'élégance dans les façons. Les garnitures qu'elle met au costume sont toujours bien choisies et appropriées au degré d'élégance qu'il doit avoir ; rien d'excentrique, seulement de la nouveauté. Les étoffes simples, les soieries, les lainages et les fantaisies sont toutes de première qualité. Le trousseau de linge est une spécialité de M<sup>lle</sup> Thirion, qui envoie échantillons de toiles, de batistes, de tissu de coton, les chiffres à choisir ainsi que les dentelles et les broderies.

Une visite aussi, 4, rue Tronchet, chez M<sup>me</sup> Billard, sera très utile. Nos lectrices savent que M<sup>me</sup> Billard a obtenu des récompenses pour son corset hygiénique fait de bandes ajourées en lacet de caoutchouc. Ces bandes alternées avec d'autres en couil, composent un corset très apprécié des jeunes femmes délicates. Le corset en gros tulle, une des spécialités de M<sup>me</sup> Billard, est d'un porté fort agréable pendant l'été ; nous savons qu'il a beaucoup de succès.

\*\*\*

#### HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

Aujourd'hui il y a une telle profusion de cosmétiques nuisibles, qu'il faut être prudent dans ses achats. Nous conseillons de s'adresser à une maison de confiance telle que la maison Guerlain, dont la réputation date de soixante ans. Tout ce qu'elle vend est de première qualité : parfums, cosmétiques sont fins et délicats et d'un effet salutaire. La crème émoullente au suc de concombres est excellente pour enlever la poussière du visage après une excursion, empêcher les taches de se former et le hâle d'abîmer la peau. Au bord de la mer, on évitera les brûlures de l'air salin et l'irritation de la peau en se servant de cette crème.

L'usage régulier, matin et soir, de la lotion de Guerlain est nécessaire en cette saison, si l'on veut conserver au teint sa fraîcheur et sa transparence. L'hygiène défend l'usage trop répété du savon pour la figure, l'été surtout, parce qu'il fatigue la peau ; il faut lui substituer la pâte de velours, qui nettoie aussi bien, mais n'en a pas les inconvénients. Comme eau de toilette, l'Eau de Cologne russe, ou l'Eau de Cédral sont les plus agréables et les meilleures dans cette saison. Le parfum de la première, un peu plus accentué, celui de l'Eau de Cédral, plus frais. Comme parfum, le cédrat, la verveine, le géranium sont préférés en été, sans faire tort, cependant, au Pao-Rosa et à l'Impérial Russe.

\*\*\*

Dissiper taches de rousseur, masque, hâle, rougeurs, boutons, rugosités, rides précoces et rendre à la peau du visage sa transparence et son éclat, tel est le résultat obtenu depuis quarante ans par le *Lait Antéphélique* ou *Lait Candès* ; mêlé avec trois fois





MANTEAU EN TULLE CHANTILLY ET PEAU DE SOIE DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

autant d'eau, c'est la plus efficace et la plus hygiénique des eaux de toilette. On le trouve toujours boulevard Saint-Denis, 26, chez Candès qui l'envoie *franco* contre mandat de 3 fr., et chez les parfumeurs et coiffeurs.

MESSIEURS ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS  
27, rue du Quatre-Septembre, Paris

Pour flâner à l'Exposition, on met surtout le costume de laine léger et fin. Ce qui se fait de plus nouveau et de meilleur comme solidité c'est la fan-

taisie grands dessins Louis XVI brochée, vert-de-gris, havane, camaïeu sarde et noir; le costume droit sans plissé aucun, et corselet en surah avec ceinture longue pareille : 7 fr. 75 le mètre, largeur 1 m. 20. — Le tissu la *Rayonnante*, gris argent avec épis argentés crème et réséda fait des toilettes tout à fait habillées, 9 francs le mètre en 60 cent. de largeur, l'uni assorti à 5 fr. 75 : on ne prend que 3 mètres de la rayonnante pour les panneaux de côté et pour orner le corsage, et 7 mètres d'uni. — Le *Cachemire indien tissé teint*, Lucerne, vieux rose; tous les bleus, les gris, les havanes sont très demandés pour cos-



tume tailleur, 6 fr. 25 le mètre en 1 m. 40 de largeur ; on fait la jaquette pareille avec le petit gilet de dessous soit blanc, soit de même couleur. — Les beaux foulards de la maison Roullier frères sont excellents comme qualité et de dispositions toutes nouvelles. Les fleurs tracées blanches sur bleu anglais, marron, gris-bleu et havane sont extrêmement jolies ; avec 14 mètres, on fait son costume qui se porte droit, le prix est de 5 fr. 75 le mètre en 70 cent. de largeur. — Sur réséda, tabac d'Espagne, vieux rose, crème, des branchages très fins noirs, en 70 cent. de largeur, à 5 fr. 50 le mètre ; on garnit ce costume avec de la dentelle noire. — La maison Roullier a de nombreuses coupes, des 8 et 10 mètres ; si cela

suffit pour une jupe ou un costume d'enfant, on trouve là des occasions, mais il ne faut pas être fixé sur la couleur ; dire seulement le prix que l'on compte mettre dans une coupe, et on recevra des échantillons ; de même pour les réassortiments, indiquer la couleur et l'échantillon que l'on veut assortir et le métrage : dans des milliers de fins de pièces, on trouvera toujours ce qui convient. — Ces foulards qui ne ressemblent en rien à ceux des maisons de nouveautés ne tachent pas à l'eau. — Pour les robes à disposition, nous conseillons à nos abonnées de visiter les magasins, 27, rue du Quatre-Septembre, elles y trouveront là de belles occasions de tissus qui figurent d'ailleurs à l'Exposition universelle.

### Explication des Gravures noires (pages 193 et 195)

*Costume de dîner en voile blanc et tissu pompadour.* — Sous-jupe en taffetas blanc. Jupe et plastron en voile blanc plissés de plis accordéon. L'habit en tissu pompadour doublé de surah rose ; les côtés rejetés en revers montrent la doublure rose ; un double bouton arrête le revers au bas et dans l'angle ; le dos se prolonge en pans droits avec frange dans le bas. Le col un peu Médicis descend en revers et rejoint à la taille celui de l'habit. Un ruché à l'encolure et cinq rangs étagés de cordelière rose sur le plastron. La manche est faite de bandes en surah rose et de crevés pompadour avec un poignet rose assez haut.

*Manteau en tulle Chantilly et peau de soie.* — Le buste est cambré dans une veste en peau de soie ajustée, dont la pointe du dos s'ouvre sur la jupe de dentelle plissée. Le devant arrondi, est ouvert sur une sorte de blouse en dentelle maintenue par une ceinture en peau de soie à pans frangés de jais, comme le bas de la longue manche qui est en peau de soie avec broderie et dentelle plissée au contour. Une broderie au dos et au devant, celui-ci avec des grelots en plus. Col droit en peau de soie.

### Explication de la Gravure coloriée 4732

#### COSTUMES DE COURSES OU DE CHATEAU

*Costume en éolienne à bouquets pompadour et faille mousse.* — Sous-jupe en taffetas ; le tablier couvert d'une demi-jupe plissée et d'une draperie qui se relève en biais, les deux découpés au bord inférieur. Le complément de la jupe en faille se relève à gauche en rideaux ; à droite, plis droits et long pan avec coque en moire mousse. Corsage en faille à revers de moire, ouvert sur une chemisette drapée et croisée avec un double plissé à l'encolure. Deux nœuds en ruban de moire étagés devant. Manche en faille avec des crevés pompadour et plissé remontant au bas, piqué d'un nœud. Bas de soie. Souliers vernis. Gants de Suède. Chapeau en paille à passe droite un peu gondolée, garni de ruban et de plumes.

*Costume Valois en soie brochée vieux rose et faille ivoire brodée d'or et de soie.* — La faille fait le tablier, de chaque côté duquel s'arrête la jupe redingote qui est en broché et montée par des plis. Corsage Valois en broché ; gilet en faille ivoire ouvert sur une chemisette en batiste dont le décolleté en V est garni d'une ruche Médicis en mousseline. Même ruche au bas de la manche à bouillon qui se termine par un bracelet en velours rose ancien comme les revers du corsage. Bas de soie et souliers en satin vieux rose.

### PENSÉES ET MAXIMES

Vous dites d'une manière charmante qu'il ne faudrait pas être seule lorsqu'on n'est plus jeune ! Au moins faudrait-il être vieille ! Mais on est si longtemps à n'être plus jeune sans être vieille, que c'est là ce qu'il y a de plus pénible ; ce qui me console, c'est la rapidité de tout. Le temps passe avec une promptitude effrayante, et, malgré la tristesse des jours, on les voit s'évader comme les eaux d'un torrent. (M<sup>me</sup> DE CUSTINE.)

Nous naviguons diversement sur le vaste océan de la vie ; la raison en est la boussole, mais la passion en est le vent. (POPE.)



## CHRONIQUE



ci même, j'ai plus d'une fois exhalé ma mauvaise humeur contre l'Exposition, et je crois même que j'ai enregistré le serment solennel de ne point y mettre les pieds, par manière de protestation.

Mais j'ai commencé par acheter, comme tout le monde, le fameux *Bon*, orné de ses vingt-cinq tickets d'entrée. Je m'étais dit :

— Les tickets serviront à faire des gracieusetés aux neveux et nièces qui viendront me voir à l'occasion de la grande fête internationale. Quant au *Bon* lui-même, je le garde pour m'assurer à moi-même le bénéfice d'un lot de cinq cent mille francs, mettons cent mille.

Comme on voit, je ne suis pas de ces personnes égoïstes qui gardent tout le gâteau pour elles.

Eh ! bien, devinez ce qui m'arrive ? Je me suis aperçue l'autre jour que je détachais de la souche mon vingt-cinquième ticket, et la vérité m'oblige à reconnaître que c'est pour mon propre compte, uniquement, que j'ai dévoré ce capital en moins d'un mois. Il faudra que mes neveux mettent la main à la poche au tourniquet, mais, par une juste compensation, le lot de cinq cent mille francs sera pour eux, c'est une chose bien décidée. Ils y gagneront encore.

Donc, je passe ma vie à l'Exposition, mais ce n'est pas ma faute. Il est impossible de n'y pas aller, de même que, dans une petite ville de province, il est impossible de ne pas se rendre à la gare, le dimanche après vépres, afin de voir passer le train du tantôt. Que ferait-on, si l'on ne faisait pas cela ?

Depuis un mois, les Parisiens se font à eux-mêmes les honneurs du Champ-de-Mars et de l'Esplanade des Invalides. Les invitations pleuvent. On échange des politesses en toutes les langues... culinaires ; on riposte aux *dolmas* turcs et au *bortsche* polonais par le *macaroni* napolitain et le *caviar* russe. Après quoi l'on va s'asseoir sur des chaises dans le jardin, sous les tentes, et l'on assiste à l'illumination électrique et multicolore des fontaines, ce qui est, j'en conviens, le spectacle le plus étrange et à la fois le plus ravissant que le regard puisse contempler. A côté de ces effets légers, aériens, doux à l'œil comme les reflets changeants d'une aurore de mai, le plus beau feu d'artifice paraît odieux avec ses portiques aux lignes brutales, ses assourdissements et ses aveuglements sans poésie et sans durée.

L'eau et la lumière combinées ! Autrefois ces deux ennemies se combattaient ; maintenant ce sont deux sœurs qui se font valoir mutuellement. Au fond du bassin immobile, parmi les jets d'eau et les cascades, le rayon électrique joue, va, vient, se colore en mille nuances. Telles ces naïades élégantes que la mythologie nous montre vivant, aimant, folâtrant sous les voûtes ornées de nénuphars de leur palais aquatique, inaccessible aux humains.

En même temps, sur nos têtes, à mille pieds dans

les airs, le même rayon scintille, fouillant la nuit au loin dans la plaine endormie ou versant l'onde lumineuse sur la foule amassée aux pieds du colosse, faisant ressortir le moindre défaut d'un visage ou d'une robe. Les élégantes le savent bien. Elles soignent leur toilette pour une soirée à l'Exposition comme elles feraient pour un bal, imitant ces marquises qui mettaient leurs dentelles pour traverser la forêt de Sénart, au temps de Cartouche, « crainte d'une mauvaise rencontre ».

Paris se souviendra longtemps de ces premières soirées de l'Exposition de 1889, passées en famille, pour ainsi dire, sans cohue, sans invasion d'étrangers, dans un *entre-soi* plein de charme, qui permettait de se reconnaître, de s'aborder, de former des groupes au bruit des orchestres variés, dans le parfum des roses apporté par bouffées des parterres du Trocadéro, avec un frémissement d'orgueil national. Car jamais, jamais une nation ne s'est donné à elle-même, n'a donné au monde une fête comparable à celle-ci. Que Dieu nous préserve de ces lendemains qui servent parfois de réveil après la joie des peuples ou même, hélas ! des individus !

..

Deux choses distinguent l'Exposition de 1889 : son côté nocturne et ce que j'appellerai son caractère de *Musée Grévin*.

En 1878, le Champ-de-Mars renvoyait ses visiteurs à six heures du soir. Cette année, il les garde jusqu'à près de minuit. Les résultats de cette différence sont énormes.

D'abord, au point de vue du monde, il est certain que la *seconde saison*, qui commence après Pâques, qui est précisément celles des grandes réunions, des fêtes *di primo cartello*, il est certain que cette période aura été modérée dans une certaine mesure par la vogue, sans rivalité possible, des soirées que je viens de décrire fort mal. On a donné, dans beaucoup de maisons, la musique ou la comédie, mais les grands bals ont été moins nombreux, ou bien ils ont fait moins de bruit. Les journaux en ont parlé moins que d'habitude, ce qui n'a pas encouragé les amateurs, car les gens qui dépensent vingt ou trente mille francs — et même plus — en quelques heures pour amuser leur prochain, veulent aujourd'hui que la France entière lise à son réveil, le lendemain matin, le récit de leurs largesses.

Quant aux directeurs de théâtres, de cirques et autres établissements similaires, quant aux restaurants de l'intérieur de Paris, ils connaissent, paraît-il, la famine, ni plus ni moins que pendant le siège. On a fait, à ce propos, une campagne de presse, et mon journal m'a fait lire, pendant une semaine, les lettres d'une masse de marchands de drame, de musique ou de soupe qui demandaient que l'on fermât la boutique d'à côté pour cette seule et suprême raison que leur propre boutique était négligée par les clients. Voilà où en sont nos mœurs dans notre beau temps de liberté, d'égalité et de fraternelle jus-



*Col-écharpe en dentelle.* — Grand col en velours, couvert d'une broderie de jais à jour; pluie de jais au contour; au bord, devant, se montent des pans-écharpe en tulle-dentelle, qui se nouent simplement.

*Jupe en foulard marine.* — Première jupe en taffetas avec une bande de foulard posée à droite et verticalement. Sur cette bande, de chaque côté, se fixe le bord droit de la seconde jupe, laquelle est montée par des plis à une ceinture busquée; la tournure un peu arrondie et l'ampleur rejetée derrière. Une dentelle écruée brodée de soie marine et montée à plat au-dessus de l'ourlet, à la tête duquel elle s'arrête.

*Jupon en surah rose et dentelle crème.* — Le haut se compose de bandes plissées et d'entre-deux de dentelle, ensuite un plissé en surah, rehaussé lui-même d'une dentelle; un nœud derrière sur le haut du plissé. Ceinture fermée par un ruban.

*Echarpe en crêpe de Chine.* — Se chiffonne en fichu et se noue d'une double traverse; la partie qui fait fichu est garnie d'un effilé en soie coupé de pendrilles en perles. Les bouts de l'écharpe sont serrés par plusieurs rangs de fronces, puis par des nœuds que terminent de longues et légères aiguillettes.

*Corsage en surah rouge.* — Une chemisette plissée en tulle-dentelle, sur laquelle s'ouvre le corsage qui se ferme ensuite à la taille, par une ganse reliée à des boutons de fantaisie. Col droit, une dentelle retombe dessus; un col ouvert descend en spirale à chaque bord; revers à la basque.



Corsage en surah rouge.  
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.

Manche plate, à manchette de dentelle.

*Matinée en cachemire bleu et surah bleu très pâle.* — Dos ajusté coupé, de l'encolure à la taille, par un galon laminé, au bas duquel se monte un plissé qui rejoint au petit côté la basque plate, ornée d'un galon. La matinée s'ouvre sur une chemisette-blouse en surah, sur laquelle passent les attaches en ruban qui relient les côtés du devant. Un col drapé avec spirale-jabot en gaze plissée. Un galon en revers avec bord droit. Manche jockey ouverte intérieurement et sous-manche en gaze serrée par une coulisse que dépassent deux volants en dentelle.



Jupe en foulard marine.  
De Madame Brun-Cailleux.



Matinée en cachemire bleu et surah bleu très pâle.  
(Devant).  
Modèle de Madame Gradoz.

*Mantelet en faille.* — Se fait aussi assorti au costume. Le dos prend la forme d'une pointe-fêchu. Le devant a un plastron formé de deux revers brodés en soutache de soie. Le dessus d'épingle, froncé, fournit la largeur nécessaire au développement d'une manche-gigot. Les pans plissés se nouent d'une double traverse. Col montant un peu évasé brodé de soutache comme le contour du mantelet et le bas des pans.

*Saut du lit en batiste rosée à grosses pastilles noires.* — Forme droite, ouverte devant et plissée à chaque bord. Celui de gauche reçoit deux plissés-jabot échelonnés, brodés d'un point anglais en soie noire, comme le grand col et le plissé qui couvre le poignet de la manche;



Mantelet en faille.  
Se fait aussi assorti au costume.  
De Mademoiselle Thirion.

ganse-câble en soie noire nouée à l'encolure.

*Deux pique-épingles pour mettre dans le porte-cartes ou le porte-monnaie.*

N° 1. Faille rose, semé de bluets



Jupon en surah rose et dentelle crème.



Matinée en cachemire bleu et surah bleu très pâle.  
(Dos.)  
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

bleu très pâle, le milieu vert jaune.

N° 2. Moire rouge et feuilles de fougère avec branches d'épines. Deux tons de vert. On prend pour la broderie de la soie fine en petits échelons de dix centimètres chacun. Dimension du pique-épingles: trois centimètres et demi sans le rempli qui veut un centimètre en plus. On taille deux cartons, sur l'un on applique le côté brodé que l'on tend au moyen de fils passés à l'envers d'un bord à l'autre. Sur le second carton, faire de même avec la soie non brodée.



N° 1.



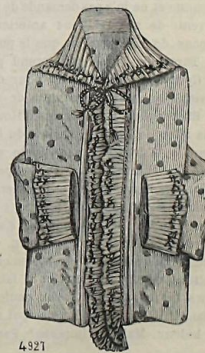
Fichu-écharpe en crêpe de Chine. De Mademoiselle Thirion.



N° 2.

Les réunir par un surjet fait avec l'une des soies de la broderie, puis revenir sur ce surjet pour former un point croisé. Autour, piquer des épingles blanches et noires. Ce petit objet très pratique et coquet est fort à la mode; on en trouve de tout faits chez M<sup>lle</sup> Leeker, 3, rue de Rohan, ils coûtent 2 francs. Il y a d'autres dessins: Bouquet d'œillets, de fleurs des champs, de tulipes, de roses, de

marguerites, de mugets, semé de boutons de rose, etc. Il y a des fonds clairs: blanc, rose, bleu, mais, rose ancien, vert pâle, etc., etc., et des fonds sombres: noir, vert-le-gris foncé, loutre, bleu roi, grenat, etc., etc. Les élégantes ont fait un vrai succès à cette très utile et gentille fantaisie. L'Album du 13 juin en donnera encore deux modèles: Fleurs des champs et œillets.



Saut du lit en batiste rosée à pastilles noires.  
De Mademoiselle Thirion.



tice ! En vérité, si nous n'avons pas un de ces jours quelque bonne tyrannie, ce ne sera faute de l'appeler, de la désirer... et de la mériter ! Pour moi, je songeais, en assistant à ces disputes, à ces *deux aveugles* de la comédie qui se gourment à coups de poing, sur le Pont-Neuf, afin de savoir qui ramassera le sou jeté par le passant généreux.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que les organisateurs de l'Exposition actuelle n'avaient pas prévu ce coup-là. Ils ont fait des milliers de mécontentes et rendu toute entreprise du même genre impossible à l'avenir. Qu'on essaye, dans dix ans, de remettre l'idée d'une Exposition sur le tapis. Tous les Parisiens qui vendent, louent ou montrent n'importe quoi à plus de cent pas du Champ-de-Mars pousseront de tels cris que le gouvernement d'alors, quel qu'il soit, réfléchira sérieusement avant de tenter l'aventure.

Outre son côté *spectacle du soir*, l'Exposition est un immense, un admirable *Musée Grévin* dont les figures sont vivantes au lieu d'être en cire, du moins pour la plupart, car on trouve à l'Anthropologie des poupées véritables qui semblent empruntées aux célèbres galeries du boulevard des Italiens.

Du côté des dames, nous avons les danseuses javanaises, tunisiennes, égyptiennes ; les actrices annamites (dans le pays d'Annam, les actrices sont invariablement des acteurs) ; les tisseuses algériennes ; les Malaises qui peignent des étoffes ou fabriquent des chapeaux ; les Juives de Tunis qui vendent du café ; les Hollandaises qui vendent des gaufres ; les Russes qui vendent du nougat ; les Roumaines qui font les additions au restaurant de leur pays (celles-là du moins sont admirablement jolies). Enfin on nous annonce des Japonaises.

Du côté des hommes, c'est encore mieux. Outre les maris des précédentes, nous avons toute la collection de nos guerriers coloniaux ; les âniers du Caire, parmi lesquels j'ai retrouvé mon ami Hassan, qui me fit jadis l'honneur de poser avec moi dans un groupe photographique où je figure assise sur son âne, que j'ai retrouvé aussi ; mais lui ne m'a pas reconnue et ne m'a pas demandé de backochiches, en souvenir de nos relations antérieures. Il y a des garçons de café syriens que le public prend pour des Turcs, des Turcs qu'il prend pour des Arabes, des Cinghalais qu'il prend pour des Persans ; un derviche tourneur qui manque de sérieux, et même des Etrusques contemporains d'Horace, qui vendent de la bière de Munich au lieu du Falerne écumant retenu à la frontière, sans doute, par la rupture du traité de commerce avec les compatriotes de Crispi.

Tous ces braves gens, les premiers jours, s'acquittaient de leurs rôles de figurants avec une vérité amusante. Mais ils commencent à se civiliser, c'est-à-dire à parler l'argot parisien et à rire d'eux-mêmes, ce qui les rend simplement ignobles. Déjà le climat déteint sur eux et la fatigue les avachit. Leurs beaux vêtements aux couleurs pittoresques se fanent. Dans un mois ils seront malades, morts... ou hideux. Mais qu'importe ? Paris les aura vus,

revus, et ne se souciera plus guère d'eux. C'est pour le coup que nous serons forts en géographie !

C'est pour le coup aussi que les Parisiens auront la science infuse. Il ne faudra plus se risquer à parler voyages avec eux. Ils connaîtront les cinq parties du monde mieux que Malte-Brun ou La Pérouse. Déjà, l'autre jour, comme je parlais des paquebots et des impressions de voyage qu'on y recueille, un monsieur me démontra que je n'y entendais rien.

— Je croyais, lui dis-je doucement, que vous n'aviez jamais vu la mer.

— Pas vu la mer ! fit-il avec indignation. Et le *Panorama des Transatlantiques* ! En sortant de là, j'avais le cœur tout barbouillé. Mais j'ai tenu bon : je crois que j'aurais le pied marin.

Peut-être qu'on va me reprocher d'avoir parlé de tout dans cette chronique, sauf de l'Exposition elle-même, c'est-à-dire des objets exposés. Mon Dieu ! s'il faut vous en faire l'aveu, je n'y ai pas mis le pied, dans l'Exposition elle-même. Je ne suis pas la seule d'ailleurs. Les gens du monde, auquel je me flatte d'appartenir, ne visitent guère, en fait de galeries, que les galeries de peinture. Ils traversent celle des machines, parce que l'effet est grandiose et que c'est le chemin le plus direct pour aller voir les almées. Quant au reste, on n'a pas le temps d'y pénétrer. En outre, le bruit court qu'on y trouve les mêmes objets qu'en 1878, et, entre nous, je crois que c'est un peu vrai. Depuis dix ans, nous avons si peu changé la manière de nous habiller, de nous chauffer, de nous coucher, de manger, de boire, de circuler, de vivre, en un mot, et même de mourir !

Parlez-moi de la Tour Eiffel, des fontaines lumineuses et de la rue du Caire. Voilà du nouveau !

Et, maintenant que j'y ai bien réfléchi, je crois qu'il y aura encore une Exposition dans quelques années. Mais, cette fois, on n'exposera rien du tout. Cela empêche de voir les choses vraiment curieuses.

CONSTANCE.

\*\*\*

Nous sommes heureux de publier la note suivante, adressée par M. Antonin Proust à M. Jules Danbé, l'éminent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique :

Mon cher monsieur Danbé,

Je viens vous remercier d'une façon toute particulière du concours que vous nous avez prêté, au palais des Beaux-Arts, le jour de l'inauguration de l'Exposition universelle.

Sous votre habile direction, vos excellents artistes, malgré une installation quelque peu improvisée, ont été dignes de leur réputation.

L'exécution des morceaux si bien choisis par vous a été excellente et a obtenu un grand succès. Transmettez, je vous prie, toutes mes félicitations à MM. les musiciens de l'orchestre, ainsi qu'à MM. et à Mmes les choristes, et recevez, mon cher monsieur Danbé, avec l'expression de ma gratitude, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

ANTONIN PROUST.



# La Fille du Cacique

(SUITE)



QUANT à Perrine, elle n'avait pas songé, une minute, à laisser partir ses maîtres sans les accompagner, mais la pensée de s'embarquer pour l'Amérique lui causait certaines frayeurs dues à sa profonde ignorance.

Elle demanda sérieusement à Georges s'il était bien sûr « qu'on ne mangeait pas les *gensses* dans ce pays-là, après leur avoir arraché le foie pour en faire un miroton... »

C'était un concierge spirituel et facétieux, qui s'était amusé à lui conter cela.

Mariquita avait bien contribué un peu à mystifier la pauvre Bretonne, en lui disant que les femmes blanches étaient massacrées sans pitié par les Indiens quand elles avaient le caractère mal fait.

Le matin du départ, Perrine se jeta avec attendrissement dans les bras de Georges, en marmottant d'une voix étranglée par l'émotion :

— Faut-il que je vous aime, mon petit maître, pour m'en aller comme ça !

Et se reprenant :

— Je tâcherai d'être moins nerveuse en Amérique... Je sens qu'il faudra enfin que je mette de l'eau dans mon lait de chèvre !

## IV

— Débarquez-moi en passant au Croisic !... Vous n'aurez qu'à faire un petit signal, j'ai mon neveu qui est gardien du sémaphore !... Oh ! non... je n'en peux plus ! je n'en peux plus !... non, je ne vais pas continuer à souffrir comme ça ! Arrêtez la machine, monsieur le capitaine ! Arrêtez !

C'était Perrine, que les premières agitations de la houle bouleversaient jusqu'au plus profond de son cœur.

— Allons ! la petite mère, lui disait le maître d'hôtel du paquebot, soyez un peu plus courageuse. Il fait un temps superbe ; au bout de trois ou quatre jours, vous n'y penserez plus. Quant au Croisic, ma chère amie, il est joliment loin d'ici. Nous sommes en pleine mer et vous ne toucherez plus le plancher des vaches qu'à Ténériffe où nous relâcherons un jour. Vous en aurez après pour quinze jours de traversée avant d'arriver à Montévidéo.

— C'est affreux d'abuser autant du pauvre monde ! répondit Perrine avec indignation. Oh ! je ne suis qu'une bête d'avoir ainsi quitté mon pays. Je vais à ma mort, bien sûr !

— Voyons, ma bonne Perre, pas de scène en public ! dit enfin M. Martini, intervenant à point. Renfermez-vous dans votre cabine et n'en bougez plus jusqu'à Ténériffe. On vous y soignera bien.

L'Uruguay, sur lequel M. Martini et les siens s'étaient embarqués, était un steamer parfaitement

aménagé et dont la bonne réputation attirait les passagers.

Ils se trouvaient donc, à bord, en nombreuse compagnie. Très réservé en pareil cas, assez préoccupé, d'ailleurs, de ses affaires, le chef de famille vécut un peu à l'écart pendant tout le voyage. Georges, si communicatif de sa nature, chercha au contraire à nouer immédiatement des relations avec les compagnons de route dont la physionomie lui plaisait. Mariquita était attachée à ses pas comme une ombre ; elle ne souffrait nullement du mal de mer et étonnait les matelots par l'habitude qu'elle paraissait avoir de la vie de bord.

— Ces gens-là ignorent que j'ai déjà fait partie d'un équipage, disait la petite.

— Et que vous avez eu, *comme mousse*, un bien dur apprentissage, répondait Georges en plaisantant.

Parmi les hommes de son âge auxquels Georges eut l'occasion de parler, se trouvait un officier de marine français, M. Albert de Kerbars qui allait rejoindre à Montévidéo un aviso de la station locale.

D'abord froid, glacial même, l'enseigne de vaisseau de Kerbars formait un contraste absolu avec Georges, si prompt à se livrer ; aussi leur liaison fut-elle assez longue à s'établir.

Georges se sentait dominé par cette organisation qu'il sentait supérieure à la sienne et attiré en même temps vers un cœur dont il devinait les qualités généreuses en dépit des rugosités de l'enveloppe.

— Il a les allures d'un parfait honnête homme, se disait Georges en pensant à Kerbars. On m'a dit, de plus, qu'il avait la réputation d'un marin des plus distingués, cela me suffit pour le moment. J'étudierai son caractère si difficile à pénétrer, quand les circonstances me le permettront. En tous cas, il me va !

M. de Kerbars, qui s'était montré un peu dédaigneux vis-à-vis de Georges Martini, pendant les premiers jours de traversée, engagea comme par hasard une discussion avec lui sur un sujet d'esthétique.

Ils étaient voisins de table et l'on sait quelle place les repas prennent dans la vie à la mer.

Les deux jeunes gens, après s'être un peu vivement pris à parti, finirent par tomber d'accord, à l'étonnement de Georges, qui ne comprenait rien au brusque *virement d'opinion* dont l'enseigne avait fait preuve en cédant à ses arguments.

— Topez-là ! mon cher, lui dit Kerbars en souriant ; je cultive quelquefois le paradoxe pour sonder les gens et je vous connais maintenant. J'espère que nous serons souvent du même avis ; en attendant, votre franchise me plaît. Vous avez la foi !

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir effrayé pendant bien longtemps, cher monsieur, répondit Georges ; je vous avais pris pour un homme de



science... peu sociale. Et voilà que je découvre en vous un artiste! — presque un collègue.

— Nous philosophons encore, répliqua brusquement l'enseigne, mais ce n'est pas le moment; regardez donc, *droit devant vous...*

Les deux nouveaux amis se promenaient alors sur le pont du paquebot, après le repas du matin.

— Je ne vois rien! fit Georges.

— Regardez bien à l'horizon.

— J'aperçois une petite ligne bleuâtre. Est-ce la terre?

— Mais oui! Dans trois heures, à peine, nous serons à Ténériffe. Les hautes montagnes de l'île, terminées par le fameux pic de Teyde, s'estompent déjà sur le ciel que voile une brume légère.

— Quel bonheur! s'écria Mariquita qui accourut sur le pont, prévenue par la rumeur publique de l'approche de la terre; — et s'approchant d'un panneau ouvert sur le salon des passagers: *Padre! Perrine! venez donc voir...* C'est si beau!

Le brouillard qui couvrait l'île venait, en effet, de disparaître comme par enchantement.

L'*Uruguay*, couronné d'un épais panache de fumée, s'avança alors plus lentement pour gagner le centre du plateau assez limité qui forme le mouillage de Santa-Cruz.

Devant le navire, qui contournait l'île, s'allongeaient, comme une suite de décors, une ligne de collines grisâtres saupoudrées de mousse aux reflets pâles; des vignes étagées, des plantations de bananiers, de tabac, des bois d'orangers tapissaient ces contreforts de la chaîne centrale de Ténériffe qui, graduellement, s'abaisse vers la mer.

En bas, dans les anfractuosités de la côte, sont groupés comme des jeux d'enfants, des villages microscopiques, baignés de lumière, maisonnettes peintes à la chaux, couvertes de tuiles d'un rouge criard.

Au fond de la rade, se développe la petite ville de Santa-Cruz, la capitale des Canaries.

C'est un port espagnol comme tous les autres, avec des constructions appropriées au climat mais affreusement bariolées de couleurs disparates, des rues pavées de galets pointus, une place de la *Constitucion*, véritable casse-cou, esplanade élevée de deux pieds au moins au-dessus du sol des voies environnantes. Autour de cette place, traditionnelle dans toutes les colonies ibériques, se trouvent le palais du Gouverneur, des bazars français, des bureaux de tabac et des cabarets où coulent à pleins bords les nectars du pays, le madère et le *malvoisie*.

\* \* \*

Les passagers obtinrent l'autorisation de descendre à terre pour se promener un peu et acheter ces *curiosités* qui font invariablement partie du bagage de tout voyageur à ses débuts, seraient-elles d'une authenticité douteuse. — On ne trouve pas un bibelot aux Canaries qui ne puisse s'acheter au Louvre ou au Bon-Marché. — Ces îles ont bien une spécialité incontestable qui intéresse les gourmets, les vins de Malvoisie... encore la moitié des liqueurs qui se vendent sous ce nom proviennent-elles d'Espagne et même du midi de la France.

Il ne faut pas, quand on voyage, s'arrêter à ces considérations qui décourageraient les enthousiastes de « couleur locale »; n'existe-t-il pas à Sydney une grande fabrique, pour l'exportation, d'*armes de sauvages en tous genres*? Cela n'empêchera jamais nos marins d'apporter d'Océanie des collections de cassette dont leurs femmes ne savent que faire, à leur retour en France.

Les passagers débarquèrent bruyamment sur le quai et troublèrent la sieste de deux chameaux qui philosophaient gravement, attendant avec un flegme stoïque qu'on les chargeât de ballots. La venue de ces étrangers, à une heure aussi indue de la journée, au moment où les habitants se renferment chez eux pour fuir le soleil, semblait étonner quelque peu ces pachydermes.

Georges et Kerbars partirent de leur côté, laissant M. Martini, Perrine et Mariquita sur la place de la *Constitucion* où des moutards tout dépenaillés les entourèrent aussitôt en demandant l'aumône à grands cris.

— C'est-y pas une honte de soutirer ainsi l'argent des passants! dit Perrine à un des gamins qui la poursuivait particulièrement de ses obsessions.

— *Olla podrida!* (vieille soupe!) lui répondit en espagnol, de sa voix la plus câline, le gavroche canarien, et il lui lança un baiser.

— Tu es gentil tout de même! tiens, garneiment, voilà deux sous, repartit Perrine désarmée par ce geste aimable.

Et la bande des enfants d'éclater de rire en répétant l'expression irrévérencieuse que Perrine prenait pour un compliment.

M. Martini et Mariquita n'avaient pu s'empêcher de sourire, ce qui étonna la Bretonne.

« Il paraît que tout ce que je dis est ridicule, pensa-t-elle. Décidément je vieillis!... C'est la faute au mal de mer. »

Aux générosités luculliennes des passagers, tout heureux de se sentir à terre, succéda bientôt une véritable chasse aux gamins. Les prétentions de ces *naturels* étaient devenues de plus en plus indiscrettes et il fallut les charger à coups de poing.

— Voilà que cela commence! dit Perrine à Mariquita. Pour les premiers enfants de sauvages que nous rencontrons, nous sommes déjà obligés de nous battre.

— Ceci n'est qu'un amusement, à côté de ce que tu verras bientôt, ma bonne amie, répondit la jeune fille, malicieusement. Nous passerons dans des pays où tu feras certainement mieux de rester à bord si tu tiens à la vie...

— Ne perdons pas notre temps en sottises, dit alors M. Martini, contrarié des mystifications dont sa pauvre Perrine était continuellement l'objet. Je vois venir des muletiers qui n'ont nullement l'air de vouloir nous manger. Je vous autorise à entreprendre une promenade à âne, toutes les deux; je regrette de n'avoir plus la souplesse voulue pour en faire autant, mais je vous regarderai.

Une vingtaine de petits ânes, des bijoux d'anons au poil reluisant, aux oreilles ornées de rubans et de chenilles multicolores, débouchaient, en effet, sur les bas-côtés de la place, conduits par leurs maîtres



qui les mettaient à la disposition des voyageurs avec les formules de politesse les plus obséquieuses.

Mariquita, enchantée de pouvoir prendre part à ce divertissement, monta en selle avec une agilité qui étonna tout le monde et, saisissant la bride, mania de telle façon sa monture, qu'elle partit à fond de train, laissant, loin derrière elle, les ânes les mieux dressés.

— La *nina* n'est pas à son coup d'essai ! s'écria l'ânier extrêmement flatté des succès de son écurie ; elle sait, à merveille, se tenir en selle.

— Elle est d'un pays où l'on naît cavalier, répondit M. Martini.

Affolée de plaisir, la pauvre enfant se redressait fièrement, bien en selle, cravachait sa monture qui passait et repassait devant les spectateurs sans se permettre la plus petite feinte, tandis que la moitié des passagers, déjà désarçonnés, avaient bravement pris le parti de pousser à pleines mains les bidets récalcitrants.

Perrine avait enfourché un des ânes les moins hauts sur pattes et ses deux longues jambes balayaient élégamment la terre. — Aussi entêtée que sa *bourrique*, la Bretonne ne voulait pas descendre de son poste et ce groupe inséparable restait isolé au milieu de la place, à la grande joie de la galerie.

— A-t-on jamais vu une pareille bête ? s'écriait Perrine. Nous verrons bien qui partira le premier de nous deux ! Je ne bougerai toujours pas de ton dos avant que tu te sois décidée à trotter, feignante !

Et, majestueusement, elle s'arc-bouta sur la pointe des pieds contre les larges dalles de la place.

Profitant immédiatement du mouvement, maître Aliboron se baissa sournoisement et se retira au galop, laissant son amazone dans la pose éthérée d'une première danseuse qui fait des pointes...

Sans la présence d'esprit de l'ânier, qui saisit à temps l'infortunée cavalière, elle aurait exécuté une évolution des plus complètes.

La bonne humeur des spectateurs se changea en délire, et Perrine fut forcée de se laisser porter en triomphe par la foule jusqu'au quai où elle prit passage dans le premier canot venu, pour retourner sur l'*Uruguay* : « En ayant assez de cette île de négrillons... »

Cette marche épique fut saluée d'une nuée de projectiles fort à la mode dans le pays, des coquilles d'œufs pleines de son.

M. Martini, cette fois, abandonna sa gouvernante à son malheureux sort.

— Elle est par trop compromettante ! dit-il à Mariquita qui revenait, tout essouffée, de sa course à âne ; laissons-la se débrouiller, c'est un vrai gendarme, je ne suis pas inquiet. Il nous reste une heure à passer à terre ; d'après ce que m'a dit le capitaine, le signal de ralliement ne sera pas hissé au grand mât avant cinq heures. Où veux-tu aller ma fille ? Veux-tu t'asseoir sous les ombrages de ce jardinet que les Ténérifiens appellent pompeusement leur *jardin public* ?

— Non padre, j'aime mieux voir l'église.

Ils visitèrent donc l'église de Santa-Cruz, mais sans y trouver ce calme reposant de nos sanctuaires les plus humbles de France. Extérieurement, l'édifice avait l'air d'une grange, intérieurement il se faisait remarquer par une profusion de dorures de mauvais goût et de fresques aux tons voyants. Les confessionnaux, ouverts suivant la vieille coutume espagnole, avaient seuls un certain cachet d'originalité.

En sortant du temple, M. Martini et Mariquita se trouvèrent face à face avec Georges et M. de Kerbars.

— Eh bien ! messieurs, êtes-vous contents de votre promenade ?

— Elle ne m'a rien appris de nouveau, pour ma part, répondit l'enseigne. C'est la quatrième fois que je passe à Ténériffe et j'y revois toujours les mêmes mendiants, les mêmes ânes, les mêmes marchands aussi voleurs que par le passé.

— Kerbars a la migraine, répartit Georges, parce qu'il a poussé le dévouement jusqu'à me suivre dans les pérégrinations les plus variées à travers la ville, malgré la chaleur qu'il n'aime pas.

— Si le soleil me gêne beaucoup en ce moment, reprit Kerbars, c'est que j'en ai perdu l'habitude. Je reviens de Terre-Neuve et du Canada où l'on gèle. Laissez-moi le temps de me refaire.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION  
DES MOTS EN ROUE  
du N° du 18 mai :

SOLUTION  
DU SONNET-PORTAIT :  
*Ouranos.*



# ÉNIGME

Vraiment, elle humilie en face  
Notre mesquine vanité :  
Il lui fallut si peu de place  
Pour contenir l'humanité !...  
Roi de la terre et roi de l'onde,  
L'homme prétend que notre monde  
Est, pour lui, trop étroit milieu.  
Elle fut pourtant assez vaste  
Quoique exiguë, humble et sans faste,  
Pour conserver l'œuvre de Dieu.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4732  
Et le Patron découpé d'un Corsage Directoire, figurine page 204

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21, rue Chauchat



TROIS DÉSHABILLÉS  
DE CHATEAU

*Déshabillé en linon mauve.* — Jupe plissée en surplis et corsage bouffant plissé à l'encolure; le dos ajusté. Flot de ruban en satin. Manche large ouverte et plissée; serrée au-dessous de l'épaule par un bracelet en ruban, elle remonte au-dessus de quelques centimètres.

*Déshabillé Watteau en linon bleu de deux tons.* — Jupe largement plissée, montée par quatre rangs de fronces qui forment trois petits bouillons au bas du corsage froncé. Une grande draperie-blouse prend de l'encolure et couvre tout le devant; à gauche descend une spirale festonnée faite, comme la draperie, en linon bleu-clair. Un jockey en foncé, un bouillon et une engageante bleu-pâle forment la manche. Col au dos seulement.

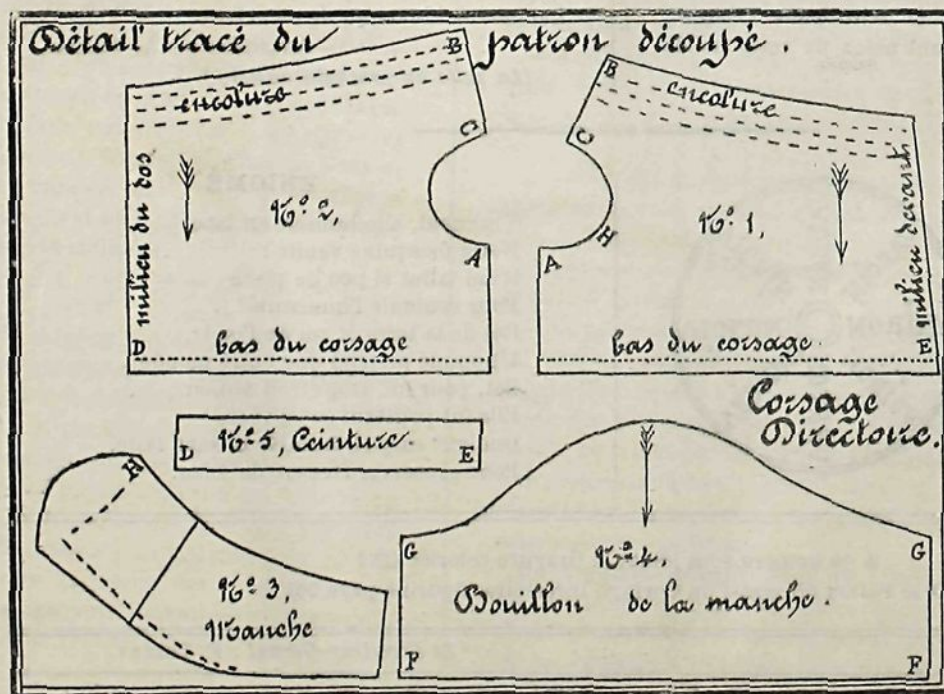
*Déshabillé Marie-Louise en linon rose ancien.* — La jupe ornée, dans le bas, de trois falbalas, est montée à une haute ceinture cachée par une écharpe en surah, frangée et nouée en deux étages d'une double traverse. Le corsage est froncé à l'autre bord de la ceinture et à l'encolure qui reçoit un plissé collerette. Manche plate avec bouillon dans le haut. (Patron découpé du corsage.)

Explication  
du patron découpé :

N° 1. Devant, — 2. Dos. — 3. Manche. — 4. Bouillon de la manche. — 5. Ceinture.

Sept mètres pour la jupe, six pour le corsage; largeur 60 cent. Lettres de raccord du détail correspondant aux coches du patron découpé. Les flèches indiquent le droit fil. Réunir dos et devant à la couture du dessous du bras. Froncer l'encolure; retenir les fronces par un liseré. Froncer le bas et le monter à la ceinture. Mettre plus de fronces devant, un peu moins sur le côté, encore moins sous le bras; trois rangs

pour l'encolure avec écart de 16 millimètres, deux rangs pour la taille. Un pointillé indique les fronces qui se font après qu'on a réuni les différentes parties du corsage. Le plissé de l'encolure a 2 m. 60 cent. de longueur sur 14 de hauteur, ourlet compris; en le montant, poser à cheval pour le maintenir un ruban de moire ou de satin. La manche plate est un peu ouverte dans le bas. On arrêtera la couture extérieure à la coche, on coupera horizontalement l'étoffe sous la coche, d'un cent. à peu près et ce centimètre sera rabattu intérieurement. Le bouillon se fronce en haut et en bas; on le pose sur la manche, de manière que la couture qui le ferme soit en regard de celle du dessous du bras du corsage. Monter le bas à la manche sur le trait de la roulette, rabattre ensuite le bouillon sur la manche; froncer le haut en lui laissant la largeur de la manche qui se monte à l'entournure à la lettre H.



Matinées Directoire, Watteau et Marie-Louise, en linon de couleur.  
(Patron découpé du corsage Marie-Louise).

4943





Imp. Falconer, Paris

4732

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de M<sup>le</sup> GRADOZ, 67 r. de Provence — Chapeau HÉLÈNE, 20 r. des Pyramides — Tissus en foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES, 27 r. du 4 Septembre — Parfumerie de la M<sup>on</sup> GUERLAIN, 15 r. de la Paix — LAIT ANTÉPHÉLIQUE de CANDÈS, 20, B. St Denis.